Chronique de la société

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **19 (1945)**

Heft 1

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

ÉTAT NOMINATIF

Adhésions:

1. M. Jean-Maurice Béraneck, stud. litt., La Riollaz, Payerne.
2. M. Charles Bonnard, libraire, 3, rue Langallerie, Lausanne.
3. M. Charles-H. Cherix, licencié ès sciences commerciales et économiques, 4, chemin de Contigny, Lausanne.
4. M. Pierre Comment, stud. litt., 10, avenue de l'Eglantine, Lausanne.
5. M. Paul-Henri Feissly, directeur de la Librairie de l'Université, 6, rue Haldimand. Lausanne.
6. M. Maurice Galland, consul de S. M. britannique, 3, place St-François, Lausanne.

Décès:

M. F.-Th. Dubois.

COMPTES RENDUS DE CONFÉRENCES

Conférence de Mlle C.-E. Engel, chargée de cours à l'Université de Neuchâtel, sur *Le Roman anglais de l'entre-deux-guerres*, mercredi 14 octobre 1944.

Après quelques considérations, intéressantes mais sommaires, sur le roman anglais en général et le roman de l'entre-deux-guerres en particulier, Mlle Engel entra dans le vif de son sujet en présentant successivement à ses auditeurs : 1. Joyce et les autres *flow of consciousness novelists*; 2. Lawrence et son critique ou parodiste Garnett; 3. Huxley et les romanciers pratiquant comme lui la « désagrégation du temps »; 4. les romanciers (écossais surtout) exprimant le sens du mystère et du tragique de la nature; 5. Morgan, auquel Mlle Engel accorde très justement une importance particulière et à qui elle consacra les meilleurs moments de sa conférence; 6. les auteurs de *sagas* (Galsworthy, Priestley, Mazo de la Roche, Walpole); 7. les auteurs de romans exotiques, avec, au plus bas (c'est Mlle Engel qui parle), Maugham, au plus haut, Forster; 8. les auteurs de romans historiques; 9... Mais Mlle Engel déclare ici que, s'il est possible de distinguer bien d'autres catégories encore (elle en énumère quelques-unes), il lui semble cependant

préférable d'en rester là, pour ne pas risquer de tomber « dans une forme supérieure de bavardage ».

Il serait injuste de dire que cette crainte venait un peu tard. Sur plusieurs des auteurs dont elle parla (Lawrence et Morgan en particulier) Mlle Engel apporta des jugements motivés et qui nous parurent fort justes. Trop souvent cependant, au lieu de l'étude critique que nous attendions, nous n'eûmes, avec quelques jugements tranchants, qu'une longue énumération de noms d'auteurs et de titres d'ouvrages. A tant d'apparente richesse nous eussions, pour notre part, préféré l'analyse approfondie d'un petit nombre d'œuvres ou de tendances essentielles : moins de matière, mais plus de choix.

René Rapin.

* * *

Conférence de M. S.-P. Robert sur la *Poétique de la peinture*, mercredi 1er novembre 1944.

M. Robert a derrière lui une carrière de peintre ; son goût littéraire, toujours actif depuis le temps où il faisait à Lausanne ses études de lettres, le désignait aussi pour nous parler des rapports entre les créations poétique et picturale. Il nous en montra d'abord les analogies profondes. Toutes deux cherchent à appréhender la matière, à comprendre le spectacle du monde : le poète par des mots dont l'ensemble et l'harmonie nous font toucher au secret de l'univers ; le peintre par des lignes, des arabesques, des rythmes qui nous charment, souvent indépendamment du sujet traité, indépendamment de la scène représentée. « De la musique avant toute chose » disait Verlaine...

Il paraît cependant que le peintre, qui représente le concret, doit viser à rendre l'aspect réel de l'objet. Or l'artiste, le primitif surtout, abstrait selon certains canons ; il cherche, comme le poète, à révéler l'essence même des choses, décantant tout ce qui est accidentel. Dans cette recherche, l'artiste sera donc guidé par des courants d'idées, par les conceptions de son époque. Il y a action réciproque de l'objet sur l'artiste et de l'artiste sur l'objet. La création, la *poièsis*, se produira à la limite entre le monde intérieur et extérieur.

Esquissant l'évolution générale de la peinture, M. Robert nous fait constater un glissement continuel vers le concret. L'élément sensoriel joue un rôle toujours plus important. Tandis que le primitif ou encore l'Egyptien présentent un individu type, synthèse de l'humain, au terme de l'évolution l'impressionniste peint l'émotion accidentelle d'un visage qu'il présente dans la lumière passagère d'un instant.

La réaction, marquée par Cézanne, devient extrême chez les cubistes. Et que sera la peinture de demain ? Elle ne s'imposera que si elle a des convictions profondes à exprimer. La tâche de la génération actuelle est de chercher dans le monde intérieur sa poétique vivante, créatrice parce que nécessaire comme le furent tous les grands mouvements de la pensée.

* * *

Conférences de M. A. Tanner, sur *Un grand poète français, Milosz,* les jeudi 16 et samedi 18 novembre 1944.

Depuis quelques années l'œuvre de Milosz a dépassé un cercle restreint d'admirateurs pour entrer dans l'amour de beaucoup. La publication des *Poèmes,* remplaçant la plaquette de 1938, les représentations de *Miguel Mañara* qui nous sont promises en sont le signe évident.

Il y a plus. Il ne s'agit pas seulement de la découverte d'un grand poète mais aussi d'une recherche poétique accordée à nos préoccupations présentes. C'est par cette actualité du poète que M. André Tanner présente Milosz, sur qui il n'existe actuellement rien (à part le récent ouvrage de M. Armand Godoy), surtout au point de vue où il s'est placé. Comme Claudel, Milosz est un poète affirmateur, constructeur et s'il répond à notre exigence, c'est que nous trouvons en lui le poète de la connaissance.

Connaissance, recherche du réel, tel est, pour M. Tanner, ce qui caractérise l'œuvre de Milosz. Le poète lithuanien a revécu la poésie par ces trois moments successifs : origine imaginative, inconsciente et toute mêlée à la nature, puis prise de conscience de soi, et enfin unité restaurée, contact retrouvé avec les forces premières.

Milosz a ressenti profondément cette antinomie de la nature et de la conscience, et cela sur plusieurs plans à la fois. C'est d'abord le contraste de ses origines et de son enfance lithuaniennes avec son éducation et sa culture françaises. C'est ensuite la possibilité de saisir avec toute l'intensité du poète à la fois la plénitude, l'union première avec la nature et l'amertume, le désastre et la mort. Tout le mouvement de sa poésie consistera à vaincre ces oppositions vécues, à retrouver le paradis perdu tout en conservant la conscience.

Ainsi l'œuvre de Milosz est une recherche. Et le moyen de cette recherche sera l'amour. Par l'amour le poète retrouve le passé en même temps qu'il assure sa propre permanence dans la fuite universelle. L'amour devient ainsi le guide de la raison et non plus son trouble. L'être tout entier peut devenir instrument de connaissance et retrouver la liaison perdue avec la réalité. Et la connaissance poétique est le moyen de cette redécouverte.

Dans *Amoureuse Initiation,* première œuvre en prose de Milosz, la créature était la fin de l'amour, d'où l'échec. Le poète revient plus tard au même thème dans l'admirable *Miguel Mañara.* Le réel enfin trouvé en Girolame, sa femme, Miguel le perd et se met à la recherche d'un réel profond. Mais ici la connaissance est dépassée, l'homme ne cherche plus lorsqu'il est saisi par Dieu. M. Tanner regrette ce dénouement, trop facile selon lui : Milosz va plus loin, une suprême épreuve lui est réservée, celle du vide et de la solitude. Par un retour profond sur soi-même, par une découverte tout intérieure il retrouvera le chemin du réel. C'est à cette connaissance que sont consacrées les dernières années de sa vie.

On voit toute l'importance de l'œuvre de Milosz. L'intention profonde du poète qui nous avait déjà gagnés par son génie est ainsi apparentée à nos préoccupations.

Cette explication de Milosz par l'intérieur, dépouillée de tout l'anecdotique qui attire d'ordinaire les foules, donnait aux deux conférences de M. André Tanner un poids et une profondeur inaccoutumés. M. Tanner était d'autant plus préparé à ce travail que la recherche de Milosz, particulièrement à la fin de sa vie, est proche de la sienne. Mais l'on peut se demander à ce propos si ce point de vue est bien le meilleur, même pour l'étude d'un Milosz. A la longue conquête de la connaissance, à la recherche de l'initiation, le poète chrétien répond par l'annonce de la venue de Dieu. Son mouvement intérieur est tout autre que celui que décrit M. Tanner : unité paradisiaque, conscience de soi séparatrice, unité retrouvée, et qui rappelle l'idéalisme allemand. Ou plutôt, si le schéma est semblable, il a une tout autre signification. Si la connaissance persiste, elle n'est plus son propre but, elle est motivée par la foi. Ainsi Miguel Mañara n'a que faire d'une recherche du réel puisqu'il le possède, vivant, en lui. Et c'est pour cela que le poète ne peut faire autrement que louer :

Immense, éternelle, effrayante Réalité. C'est toi, de toutes les possibilités, toi la plus extraordinaire. Car tu n'es pas en moi, et cependant je suis ton lieu ; je passerai, et tu demeureras : et pourtant, nous deux, nous sommes inséparables ; mon amour t'embrasse, et c'est là ton unique borne, ô Illimité!

C. Reymond.

* * *

Conférence de M. R.-O. Frick : *Le Carnaval*, le mercredi 13 décembre 1944.

Le temps n'est plus où, chaque année, le fastueux carnaval de Nice attirait des foules nombreuses, venues de tous les pays. Peut-être ces fêtes revivront-elles un jour ? Pour l'instant, il faut nous contenter des manifestations bien plus modestes que nous offrent nos régions et nous résoudre à entendre parler du carnaval, faute de pouvoir le célébrer.

M. Frick s'était chargé de nous entretenir de ce sujet, qu'il connaît fort bien ; il le fit en homme qui goûte le pittoresque des fêtes populaires et en savant soucieux de comprendre le sens de ces festivités.

Il nous convia tout d'abord à un voyage dans différentes régions de notre pays et même au delà de nos frontières. A l'aide de clichés d'un grand intérêt, il nous présenta le carnaval tel qu'il se célèbre encore au Loetschental, où des jeunes gens affublés de masques, une cloche à la ceinture, se répandent bruyamment dans les villages et terrorisent les enfants ; à Lucerne, où Fridolin et sa femme parcourent les rues de la ville ; à Einsiedeln, à Zoug, à Bâle, et ailleurs encore. On nous pardonnera de passer si rapidement sur tout ce premier aspect de la conférence de M. Frick, mais nous avons hâte d'en venir à la partie essentielle de son exposé : aux multiples manifestations carnavalesques, si différentes et pourtant si semblables par certains traits (masques, cortèges bruyants, danses, actes de brutalité feinte ou réelle), M. Frick veut apporter une explication nouvelle, qu'il trouvera en se penchant, en folkloriste érudit, sur l'antiquité romaine. Après un voyage dans l'espace, c'est un voyage dans le temps que le conférencier nous propose.

M. Frick nous indique d'emblée son intention : il veut « établir que le point de départ des traditions carnavalesques se trouve dans les fêtes des morts que célébrait en février l'antiquité romaine ». De prime abord la thèse paraît paradoxale, car comment concilier des manifestations d'une joie bruyante avec des cérémonies funèbres, tristes par leur nature même ?

Les anciens Romains croyaient en une sorte de survie matérielle des morts. Le décès n'amène pas une dissolution de l'être. Le défunt doit être enterré dans sa maison pour que son âme, incapable de se libérer totalement du corps, continue à demeurer là où elle a vécu. Elle devient un « spiritus familiaris ». L'ensemble des esprits familiaux constitue les mânes, auxquels s'apparentent les larves, les lémures et même les lares. Ils exercent sur les vivants une influence bonne ou mauvaise. Les êtres en vie ont le pouvoir de diriger, dans une certaine mesure, cette action des morts, notamment en satisfaisant le « jus manium », l'ensemble des exigences des personnes décédées.

C'est pourquoi, lorsque la mort a visité une famille, il convient de prendre des précautions. Les parents du défunt sont considérés comme « funesti », c'est-à-dire rendus impurs par la présence du cadavre ; il faudra les purifier et, entre temps, éviter que la souillure ne se propage. En outre le rite des funérailles revêt une importance considérable.

Les funérailles ordinaires avaient lieu de nuit, à la lueur des torches. Au cortège participaient des trompettes, des joueurs de flûtes ainsi que des pleureuses. Nous pouvons voir là le premier signe d'une évolution qui tend à modifier le caractère de la cérémonie, triste à son origine. En effet, les airs joués n'étaient pas nécessairement des marches funèbres et la douleur des pleureuses était feinte dans la plupart des cas.

Les obsèques de personnages importants ou de riches particuliers présentent des analogies frappantes avec les manifestations carnavalesques. Elles se déroulent en plein jour. Un véritable corps de musique ouvre le cortège. Viennent ensuite des chœurs d'hommes et des groupes de danseurs et de bouffons ; l'un de ceux-ci représente parfois le défunt dont il contrefait les gestes ; ce fut le cas aux obsèques de Vespasien, selon Suétone. Derrière les bouffons marchent les esclaves que le défunt a affranchis par testament et qui manifestent bruyamment leur joie ; quelques-uns tiennent dans leurs bras des masques de cire, les « imagines » des ancêtres. Puis s'avancent les porteurs de torches, suivis du char funèbre, où l'on a placé le cercueil et une effigie du défunt, sorte de statue recouverte d'un masque mortuaire.

Vers la fin de la République, la coutume s'établit de donner des jeux funèbres neuf jours après les obsèques. Histrions et gladiateurs amusent une assistance qui en vient à oublier l'origine de ces jeux. Ainsi le culte des morts se rapproche de plus en plus des festivités du carnaval telles qu'elles apparaissent au moyen âge.

Chez les Romains, comme d'ailleurs chez les Grecs, février, le mois du carnaval, était consacré à honorer les morts. Le 13 du mois commençaient les « dies parentales », qui se terminaient le 21 avec la fête des féralies. Diverses cérémonies

permettaient d'apaiser les mânes irrités par les nombreuses et inévitables infractions faites au « jus manium » au cours des mois écoulés. Lors des féralies, on jouait, semble-t-il, la comédie d'un enterrement, la place du cadavre étant occupée par une effigie, pareille sans doute au mannequin du carnaval. Enfin les lupercales, que certains voient à l'origine des festivités carnavalesques, se situent précisément le 15 février, soit en pleines parentalies. On les considère habituellement comme un hommage rendu au principe de la fécondité, un rite magique destiné à favoriser la croissance et la multiplication. Les lupercales ne sont-elles pas plutôt une fête inspirée, elle aussi, par le culte des morts, une cérémonie de purification, comme les quirinales du 17 et les terminalies du 23 février ?

Telles sont les considérations qui ont amené M. Frick à se demander si l'ancêtre de notre carnaval ne serait pas les fêtes funèbres des Romains. Sa thèse présente un réel intérêt et permet d'expliquer la plupart des singulières coutumes carnavalesques. Mais la démonstration de cette théorie reste incomplète ; un anneau manque encore dans la chaîne qui unit le carnaval au culte des morts tel que le pratiquaient les Romains à une époque très reculée : il reste à montrer comment, des fêtes funèbres célébrées en février, est issu le carnaval. Ainsi que le constate M. Frick lui-même, nous n'avons pour ainsi dire aucun document « qui établirait la continuité historique des lupercales-féralies au carnaval du moyen âge ».

Remercions M. Frick de nous avoir présenté cette thèse, qui éclaire d'un jour nouveau l'un des problèmes les plus captivants du folklore.

E. Giddey.

Editeur : Imprimerie Centrale S.A., Lausanne.
Rédacteur responsable : Georges Bonnard, Pully.
Impression : Imprimerie Centrale S.A., Lausanne.
Responsable de la partie des annonces : Imprimerie Centrale S. A., Lausanne